

Histoire universelle des armées

Autor(en): **Rapp, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **111 (1966)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'autres puissances pourront aussi employer de telles armes contre lui. Il est dès lors concevable que le combat initial mené avec tous les moyens de la technique moderne aboutisse à une lutte opiniâtre de formations isolées s'affrontant avec des moyens modestes et selon des procédés de combat élémentaires.

Il serait toutefois faux de fonder dès le départ la conception de notre défense sur cette seule possibilité. Il est constant que les divers moyens de combat ne produisent des effets optima que lorsque leur engagement est coordonné. En revanche, la possibilité d'un passage du combat conduit à de nombreuses actions isolées doit être envisagée.

(A suivre)

Histoire universelle des Armées

La fin du Moyen Age, l'époque classique

«De Soliman à Vauban, soldat du cheval et de la forteresse»: ce sous-titre du 2^e volume de l'«Histoire universelle des Armées»¹ (1300-1700) évoque l'histoire militaire de quatre siècles avec une concision à la vérité plus brillante que pertinente, puisque cette période a vu précisément la remontée en force de l'infanterie, future reine des batailles jusqu'à la première guerre mondiale. C'est du reste ce que les auteurs montrent fort bien après les trois premiers chapitres consacrés à la chevalerie médiévale et à ses adversaires turcs de l'Empire des janissaires. Ils passent successivement en revue les innovations apportées par la Guerre de Cent Ans, les guerres de libération des Suisses et les grands conflits qui marquent

¹ Editions Robert Laffont.

l'avènement des monarchies modernes, dans le contexte de l'évolution technique qui allonge la portée, accélère le débit et accroît la force d'impact des armes de jet. Sans négliger l'évocation précise des progrès accomplis dans l'armement — les chapitres consacrés à la protection individuelle du combattant et à la fortification sont, entre autres, un modèle du genre par la minutie alliée à la concision — les auteurs sont restés fidèles au point de vue sociologique qu'ils ont adopté pour l'ensemble de leur œuvre : le soldat présenté comme l'expression d'un milieu politique et social ; le recrutement, l'articulation et la mentalité des armées, la tactique, les méthodes et la psychologie du commandement conditionnés par le niveau d'une civilisation, l'état des mœurs et le degré de maturation atteint par une société organisée. L'homme reste donc au centre de leurs préoccupations : ce n'est pas le moindre mérite de cette collection originale et du plus haut intérêt pour l'officier soucieux de mieux comprendre et d'assimiler l'éthique de sa fonction.

La nature même de leur entreprise de synthèse a imposé aux auteurs la recherche constante de la concision. Le lecteur attentif (je pense notamment à nos officiers instructeurs constamment en quête de points de référence) relèvera avec prédilection certains raccourcis très suggestifs, introductions ou conclusions de divers chapitres. Nous n'avons pu résister au plaisir d'en citer quelques-uns.

L'armement au Moyen Age (p. 24). « Dans les armées de l'Europe occidentale, la tactique — art de disperser et d'employer les troupes sur le terrain de la bataille — varie assez peu durant six siècles. La manœuvre et la décision appartiennent à la cavalerie cuirassée, même lorsque ses effectifs sont très faibles par rapport aux gens de pied qui l'accompagnent. L'époque carolingienne, nous l'avons vu, se caractérise par la disparition quasi totale des piétons, qu'on relègue aux bagages ou qu'on emploie aux basses besognes de pionniers. Alors la bataille est surtout un tournoi de cavalerie, du moins en Occident dans les rencontres féodales. On utilise les gens de pied

dans le siège ou la défense des villes et des châteaux. Comme les « milices paroissiales » que, conduites par leurs curés, on jette sur les repaires des chevaliers brigands, ce ne sont généralement que de véritables foules armées. Mais dès le début du XIV^e siècle, la combinaison des armes s'impose. Rendue très vulnérable par ses chevaux exposés au tir rapide et dense des archers, la cavalerie doit protéger ses montures; elle perd sa mobilité et sa vitesse, donc sa raison d'être. »

La Guerre de Cent Ans (p. 84). « L'armée, notamment, subit une transformation complète. A l'« ost » féodal composé essentiellement de chevaliers qui, tous les ans, doivent un certain temps de service au roi et aux grands féodaux, va succéder une armée royale, permanente et soldée. De même, à l'armure de mailles va succéder l'armure de plates. Dans le domaine de la tactique, on voit disparaître la suprématie de la cavalerie qui régnait en Europe depuis l'arrivée des Barbares et surtout des Goths (vainqueurs à la bataille d'Andrinople, près de mille ans auparavant), de même que l'incontestable invulnérabilité de la forteresse s'amoindrit.

Désormais deux armes nouvelles s'imposent: d'un côté la vieille infanterie, qui avait autrefois fait la gloire des légions et des phalanges et qui reprend sa place principale au combat; de l'autre, quoique à ses débuts, l'artillerie à poudre qui finit par l'emporter dans la défense des villes, puis en rase campagne, si bien que la forteresse, malgré de remarquables améliorations, ne va plus pouvoir remplir son rôle de refuge inexpugnable. »

La tactique anglaise (p. 96). « La tactique élaborée au début du XIV^e siècle, pendant les guerres qui opposent l'Angleterre à l'Ecosse, est entièrement différente. Servie par la qualité et les hautes performances d'une arme remarquable pour l'époque: le grand arc gallois, qui peu à peu remplace tous les arcs plus anciens et les rares arbalètes de l'armée anglaise, cette stratégie consiste surtout à savoir constamment garder une situation de défensive-offensive. L'Anglais cherche à s'établir dans la meilleure des positions possibles pour mieux se garder

et contre-attaquer selon le vieux procédé déjà défendu par Harold à Hastings et que l'on retrouvera jusqu'à Waterloo. »

La prépondérance naissante de l'arme à feu sur le champ de bataille (p. 148). « Les meilleures compagnies de gens d'armes sont souvent impuissantes contre les hérissons de piques des Suisses et des lansquenets, comme à Grandson, à Morat. Elles parviennent encore parfois, à Agnedel et à Dreux, à rompre et disperser seules les gens de pied, pour peu qu'ils faiblissent. Associées au canon, les charges en haie triomphent encore, ainsi à Marignan et à Fontenoy, en forçant l'infanterie à conserver ses formations massives sous les sillons sanglants des boulets, sous peine d'être enfoncée. Mais, pour l'homme et le cheval cuirassés, l'amélioration du tir de l'arquebuse est une redoutable menace. La fin de Gaston de Foix, à Ravenne, prend valeur de symbole, comme la fureur indignée de Bayard voulant pendre les arquebusiers, ces lâches qui frappent de loin, sans souci des règles et élégances anciennes, anéantissant la primauté de la force physique, de l'adresse, du courage, de l'armure, apanage jusqu'alors de l'élite, et remettent en cause les formes traditionnelles de la puissance et, par là même, de la société. »

L'esprit de service (p. 170). Avec le temps, le service devient autre chose qu'un compte de doit et avoir; les gens se piquent au jeu, transposent les vieilles fidélités féodales, se passionnent pour une cause, se donnent à un chef qui sait mériter leur confiance. Deux siècles d'efforts pour élever le moral des soldats ont porté leurs fruits. Oubliant ce que la tradition et leur expérience propre peuvent leur avoir appris de l'ingratitude des princes, on les verra combattre avec ardeur pour arracher la victoire, le ventre creux et la bourse vide.

Soldats du XVI^e siècle (p. 182). « Au XVI^e siècle, la bataille générale des grandes masses décidant brutalement du sort des armées et des Etats, est redoutée; elle est évitée souvent, pour attendre des renforts, de meilleures circonstances, ou le résultat de négociations pouvant changer l'équilibre des forces. On s'y résout pour décider en dernier ressort d'un siège impor-

tant (Ravenne, Pavie, Saint-Quentin), s'ouvrir un passage (Fornoue, Marignan), trancher délibérément une situation (Mühlberg ou Cérisoles), ou encore employer des forces qu'on ne pourra bientôt plus entretenir, faute d'argent, comme à la bataille de la Bicoque, que, d'après Montluc, le vicomte de Lautrec fut forcé d'accorder pour l'opiniâtreté des Suisses.

Les Etats ont des armées dont l'entretien excède parfois leurs moyens; il en résulte des crises graves. En ce temps, où seule est en usage la monnaie métallique, ce sont les financiers, comme les Fugger d'Augsbourg pour Charles-Quint, ou les banquiers italiens de Lyon ou de Milan pour François I^{er}, qui détiennent dans leurs coffres le « nerf de la guerre .»

Les formations tactiques. (p. 185). « Pendant les deux siècles suivants (XVI^e et XVII^e siècles), l'infanterie passe de l'arquebuse au mousquet, puis au fusil à baïonnette. Le choc change de style et l'importance du feu va toujours croissant; en conséquence, le nombre des tireurs augmente, celui des piquiers diminue. Arquebusiers et mousquetaires peuvent d'ailleurs attaquer l'épée à la main, en utilisant la crosse comme une massue. A Ravenne déjà, les arquebusiers espagnols se font remarquer. A Pavie, leur arquebuse, perfectionnée par l'adoption du bassinet et du serpentín porte-mèche, permet un tir plus rapide. Le marquis de Pescaire mêle à ses escadrons de petits pelotons d'arquebusiers basques: leurs balles de deux onces percent les meilleures cuirasses et déciment la gendarmerie française dont les chefs se remarquent par l'éclat de leurs armes, leurs grands panaches, leurs riches cottes d'armes et offrent ainsi des cibles de choix. Les hérissons, devenus d'énormes citadelles vivantes, dominées par le quinconce régulier des piques enfermant les hautes enseignes, vont régner sur les champs de bataille jusqu'aux soirs de Lützen et de Rocroi où, labourés par le canon, ils céderont au choc des cavaliers galopant, épée ou pistolet au poing, dans le sillon sanglant des boulets. »

L'œuvre de Maurice de Nassau (p. 194). « ... Ce sont ces régiments que Maurice a organisés et dressés, car il a régle-

menté la charge de l'arquebuse et du mousquet, le manie-
ment de la pique, les évolutions, organisé des grandes manœu-
vres, des combats simulés. Sans mépriser la qualité du recru-
tement noble, dans ce pays bourgeois et républicain (les Pro-
vinces-Unies), il fait confiance à tous. Maurice conseille aux
futurs chefs l'étude du latin, pour connaître les maîtres
anciens de la guerre, des mathématiques et de la géométrie,
pour conduire les sièges et employer le canon.

Assuré d'avoir donné à ses troupes une formation solide,
il les affranchit du cadre étouffant des hérissons paralysés par
leur masse. Il diminue la profondeur de ses bataillons, les
allège, les articule, crée des possibilités de manœuvre, de suc-
cession d'efforts et d'économie des forces par un dispositif sur
trois lignes en échiquier, un peu comme l'avaient fait les Ro-
mains avec la disposition manipulaire.

Ces réformes, ces améliorations seront développées par
Gustave-Adolphe. L'armée de Maurice sera aussi l'école où
passeront les régiments anglais et français. Beaucoup de
grands soldats de la guerre de Trente Ans seront ses élèves
directs, ainsi que Turenne. »

L'œuvre de Gustave-Adolphe (p. 204). « Gustave-Adolphe a
réalisé désormais un type d'armée nationale très en avance
sur son temps, il a hâté l'avènement du feu comme élément
décisif du combat et inauguré la tactique linéaire qui marque
pour deux siècles l'évolution de l'art de la guerre. Il a donné
aux opérations un rythme accéléré et une ampleur inusitée,
mais il n'a pu échapper complètement aux contingences de la
guerre de son temps : à l'importance des places, aux difficultés
de ravitaillement, à la lenteur des préliminaires permettant
à l'adversaire de se dérober à son gré. Gustave-Adolphe,
a dit Napoléon, était animé des principes d'Alexandre, d'An-
nibal et de César. »

*La discipline dans les armées cosmopolites de la guerre de
Trente Ans* (p. 209). Une indispensable discipline draconienne
maintient de telles armées. Elle est intraitable quant à l'exac-
titude des services de garde, l'entretien des armes, la conduite

au combat. La mort punit la moindre incartade et la moindre défaillance; toute la gamme ancienne des supplices et mutilations la rend encore plus effrayante. Mais lorsque le ravitaillement manque, les chefs, même austères et humains dans leur vie privée, sont contraints de fermer les yeux. Tous prescrivent plus ou moins sincèrement le respect des personnes et des biens. Ils sévissent lorsque les choses vont trop loin et qu'ils sont assez forts pour le faire, mais tous, un jour ou l'autre, sont débordés. Enfin, ils sont contraints, pour nourrir leurs troupes, de procéder à des réquisitions qui aboutissent à la ruine complète d'une région. D'autres ordonnent la dévastation d'un pays tout entier, pour arrêter l'adversaire.

Turenne et Vauban (p. 235). « Le grand ingénieur attribue au manque de forteresses les foudroyantes conquêtes d'Alexandre et de Timour, à l'existence de grandes places gauloises la longue durée de la conquête de César. Par deux fois, la ceinture des places organisées par Vauban sauva effectivement la France: en 1711 et en 1793. Il faudra attendre la Révolution et l'Empire pour que les Français exploitent à fond les principes énoncés par Turenne à Condé: « Faire peu de sièges, livrer beaucoup de combats; quand vous aurez rendu votre armée supérieure à celle des ennemis par le nombre et la bonté des troupes, ce que vous aviez presque fait à Rocroi; quand vous serez bien maître de la campagne, alors les villages vous vaudront des places; mais on met son honneur à prendre difficilement une ville forte, bien plus qu'aux moyens de conquérir aisément une province. »

* * *

Ce petit florilège ne donne qu'une faible image de la riche substance de l'ouvrage, dont l'iconographie et la présentation typographique méritent d'autre part les plus grands éloges. Le lecteur suisse froncera peut-être le sourcil en quelques endroits. P. 109, par exemple, évoquant Saint-Jacques sur la Birse, le colonel de la Barre de Nanteuil écrit: « De Langres, il (le Dauphin Louis) part pour la haute Alsace, puis pour le

pays de Bâle. Le 26 août, son avant-garde se replie devant un parti de Suisses, le gros de ses troupes les culbute à Saint-Jacques, tuant près de deux mille hommes. Ce désastre termine les hostilités... »: façon un peu leste d'évoquer notre bataille des Thermopyles, que rachète au reste son collègue Druène au chap. VII, p. 163.

Celui-ci, de son côté, mentionne (p. 164) que les deux régiments de May, qui se sont entretués à Malplaquet (1709), étaient « levés tous deux dans les mêmes cantons de Berne et de Vaud ». Voilà qui eût fait plaisir à Jean-Daniel-Abram Davel, alors capitaine au service de France!

Enfin, p. 226, nous lisons dans le remarquable chapitre consacré à la fortification depuis l'entrée en scène de l'artillerie à poudre: « Les architectes de la Renaissance, déjà bons mathématiciens, raisonnent les problèmes de flanquement pour déterminer géométriquement les éléments du tracé afin de battre, de deux ou plusieurs directions différentes, le pied des remparts, les fossés et les points du terrain au-delà du glacis.

Les théories de Dürer préconisent d'immenses ouvrages circulaires casematés, sortes de barbicanes gigantesques, d'exécution si coûteuse qu'ils ne sont pas mis en pratique. »

Les bourgeois de Schaffhouse, qui édifièrent le « Munot », furent sans doute d'un autre avis. Mais ce ne sont là que « Schönheitsfehler », comme disent nos Confédérés d'outre-Sarine.

Colonel EMG G. RAPP
